



Le beurre ou les bombes

Rony Brauman

Tribune publiée dans Le Nouvel Observateur N°1928 le 18 octobre 2001

© Le Nouvel Observateur
<http://permanent.nouvelobs.com/>

Document en provenance du site internet de Médecins Sans Frontières

<http://www.msf.fr>

Tous droits de reproduction et/ou de diffusion, totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit, réservés pour tous pays, sauf autorisation préalable et écrite de l'auteur et/ou de Médecins Sans Frontières et/ou de la publication d'origine. Toute mise en réseau, même partielle, interdite.

Le beurre ou les bombes

Tribune de Rony Brauman publiée dans *Le Nouvel Observateur Hebdo* N° 1928 - 18/10/2001

L'humanitaire moderne s'est construit en s'affranchissant de la tutelle du politique. L'asservir aux logiques d'Etat est une régression, estime l'ancien président de Médecins sans Frontières

Il n'aura pas fallu longtemps. A peine l'intervention militaire avait-elle commencé que l'on apprenait qu'elle était doublée d'une « opération humanitaire ». Aux avions chargés de bombes et de missiles venaient immédiatement se joindre d'autres, aux soutes remplies de rations alimentaires. Entre deux missiles Tomahawk, ils larguaient de la confiture de fraises et du beurre d'arachide. L'objectif était d'emblée clairement revendiqué et n'avait rien de honteux: convaincre le peuple afghan et le monde musulman en général que les troupes américaines font la guerre aux talibans et aux milices de Ben Laden, et à eux seuls. Les tenants de cette stratégie « des bombes et du beurre » ont cependant dû vaincre quelque résistance au sein de l'administration américaine, ses opposants craignant que la nourriture fournie « ne tombe entre les mains des talibans et soit utilisée politiquement », comme en témoigne un responsable du Programme alimentaire mondial des Nations unies¹. Mais l'option « humanitaire » l'a finalement emporté, sur l'argument qu'elle entraînerait un affaiblissement du régime de Kaboul. Comme l'a dit le président Bush, « le peuple opprimé d'Afghanistan va connaître la générosité de l'Amérique et de [ses] alliés ».

Dissiper des méfiances, séduire des populations, réduire l'assise de l'ennemi, cela s'appelle en temps de guerre « action psychologique ». Dès lors que l'on accepte le principe d'une action armée des Etats-Unis à la suite des attentats du 11 septembre, il n'y a rien là que de très ordinaire. Tous les conflits modernes, depuis la guerre de 1914-1918, sont caractérisés par l'entrée en scène simultanée de la propagande (de la communication, si l'on préfère) et de la troupe. Pourquoi entend-on alors des critiques si virulentes contre ces largages de vivres de la part de responsables humanitaires qui, par ailleurs, ne contestent nullement - de quel droit le feraient-ils - la légitimité de la riposte américaine? Pour une raison principale: le danger de la confusion entre aide humanitaire et intervention militaire qu'entraîne la qualification « humanitaire » de cette opération de guerre. Chaque fois que des forces armées miment avec leurs moyens l'action humanitaire, elles exposent un peu plus les humanitaires indépendants au soupçon. C'est bien ce qui se passe lorsque l'on appelle, comme Tony Blair, à la formation d'une « coalition humanitaire » aux côtés de la coalition militaire.

Or sur les nombreux terrains de conflits où nous sommes présents, notre seule véritable défense réside dans la confiance que nous pouvons établir avec nos interlocuteurs locaux, chefs de guerre ou responsables gouvernementaux. Il nous faut parvenir à convaincre que notre seule raison d'être d'ONG humanitaire est d'apporter de l'aide à une population éprouvée, faute de quoi nous sommes bloqués dans notre travail, voire menacés physiquement. Au Liberia, au Soudan, en Colombie, en Palestine, au Congo, comme en Afghanistan et dans d'autres pays

¹ The Washington Post, 4 octobre 2001.

plongés dans la violence, l'indépendance et la transparence de nos positions sont la condition même de nos actions.

Affirmer haut et fort qu'on ne peut pas qualifier d'«humanitaire» le largage simultané de vivres d'un côté, de tracts et de bombes de l'autre, ne relève pas d'un purisme déplacé, mais du sens pratique. Revendiquer et afficher son indépendance politique n'est pas une coquetterie intellectuelle, mais une exigence de l'action. Les Américains pensent que leurs objectifs de guerre et leurs impératifs diplomatiques seront mieux servis s'ils larguent des vivres en Afghanistan: très bien! Mais cet affichage humanitaire dans un contexte aussi tendu est une dangereuse tromperie et c'est pour cela qu'en France et en Grande-Bretagne, les principales ONG (MSF, MDM, ACF, Oxfam en particulier) ont vivement réagi.

Marc Gentilini, le président de la Croix-Rouge française, et Bernard Kouchner se sont félicités, de leur côté, de la sollicitude américaine. Eminents représentants de l'humanitaire d'Etat, ils sont dans leur rôle. Faut-il qu'ils aient envie d'y croire, tout de même, pour ne pas voir que ces largages sont destinés non pas à nourrir des affamés mais à affirmer qu'on les nourrit. Faut-il qu'ils aient la foi chevillée au corps pour imaginer que des sachets (au contenu extravagant) dispersés sur un terrain aussi miné et accidenté puissent être réellement utiles.

Si l'opération est purement cosmétique à ce jour, rien n'empêche de penser, cependant, qu'elle puisse gagner en efficacité avec le temps. On le souhaite, on l'attend. Mais de grâce, qu'on n'enrôle pas l'humanitaire dans cette offensive militaire sous peine de transformer en cibles potentielles les agences humanitaires de l'ONU et les ONG, alors qu'elles reprennent, cahin-caha, le chemin de l'afghanistan. L'humanitaire moderne s'est construit en s'affranchissant de la tutelle du politique. L'asservir aux logiques d'Etat n'est rien d'autre qu'une dangereuse régression.